

## **Déplacements et représentations conceptuelles et spatiales dans les sociétés pyrénéennes traditionnelles de l'Aragon contemporain**

**FAUSTO GARASA**

UNIVERSITÉ DE TOURS, ICD, EA-6297

*fausto.garasa@univ-tours.fr*

1. Dans les Pyrénées aragonaises, les réalités historiques, géographiques, climatiques et économiques furent à l'origine de mentalités spécifiques qui interprétaient le quotidien et l'événement périodique en leur donnant une signification particulière. Ainsi les dualités haut/bas et intérieur/extérieur étaient des représentations mentales qui régissaient les comportements et les rapports sociaux. Elles impliquaient des perspectives verticales et horizontales et renvoyaient à une hiérarchie des valeurs codifiée.
2. Ce sont ces perceptions abstraites – plus ou moins conscientes et dans certains cas étroitement imbriquées – ainsi que leurs conséquences que nous allons tenter d'analyser en les resituant dans une quotidienneté qui est l'assise temporelle de toute vie sociale.
3. Pour cela, nous allons partir de l'habitat, où se concentrait l'essentiel de la vie familiale de la *casa* en tant qu'unité fondamentale sur le plan économique<sup>1</sup> et culturel<sup>2</sup>. Nous allons ensuite nous ouvrir à une "quotidienneté extérieure" où les rapports sociaux et les activités agro-pastorales, artisanales et commerciales étaient souvent sous-tendus par le dualisme suggéré et des facteurs notionnels comme la superstition, la religiosité ou le concept d'honnêteté.
4. Sur le plan géographique notre choix s'est porté sur la zone pyrénéenne aragonaise car ce territoire présentait une certaine homogénéité économique et socioculturelle. Sur le plan temporel, la période abordée est le XX<sup>e</sup> siècle dans sa globalité mais en sachant que bien que les sociétés rurales soient des sociétés à évolution lente, l'accentuation de l'exode rural,

1 Le concept de *casa* renvoie non seulement à la maison familiale, à l'habitat proprement dit, mais aussi à un patrimoine et à une exploitation qui incluent des dépendances, des terres et du bétail dans le cadre d'une économie éminemment agro-pastorale.

2 La *casa* était aussi famille, us et coutumes et identité.

le dépeuplement, la mécanisation et l'économie de marché furent à l'origine de grands changements socio-économiques et socio-culturels qui, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, détruisirent en grande partie ce qu'il convient d'appeler au sens large les sociétés traditionnelles de l'Aragon montagnard et rendirent caduques la plupart des schémas évoqués dans cet article.

5. Enfin, précisons que les témoignages contenus dans les pages qui vont suivre, parfois anciens, proviennent de personnes qui vécurent dans les Pyrénées aragonaises avant les années cinquante ou qui par leur vécu, leurs expériences, leur comportement et leurs traits psychologiques sont encore porteuses de tradition.

### **1. Habitat et quotidienneté des rapports humains**

6. L'habitat était logiquement le lieu de vie par excellence de la famille pyrénéenne. Il était quotidienneté chargée de sens. L'architecture et la disposition caractéristiques de la maison familiale traditionnelle avaient pris forme à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et s'étaient imposées au cours du siècle suivant. Ce fut alors que les espaces prirent de l'ampleur et que l'on ajouta des dépendances destinées à faciliter les activités agro-pastorales.
7. Toutes les maisons n'étaient pas construites à l'identique mais, si l'on s'en tient à celles qui subsistent de nos jours<sup>3</sup>, elles présentaient des points communs suggestifs. La sobriété extérieure était la règle car ce qui importait n'était pas l'aspect esthétique, le beau, mais le côté pratique d'une architecture fonctionnelle facilitant la vie domestique tout en s'adaptant aux réalités économiques. Le milieu naturel environnant offrait les composants matériels nécessaires à une construction à la fois solide et utile. La pierre, omniprésente en zone de montagne, était à portée de main et constituait le matériau privilégié non seulement pour bâtir les murs mais aussi pour cou-

3 On en trouve encore dans les localités d'Aísa, Sinués, Buesa, Vió et Fanlo. Dans des localités comme Borau l'habitat pyrénéen est très altéré par l'utilisation de matériaux non traditionnels. À Broto, Linás de Broto ou Gistaín, malgré la prédominance de maisons rénovées et parfois d'une architecture moderne, il reste des vestiges de maisons traditionnelles. Enfin, quelques localités situées principalement dans les Pyrénées occidentales comme Aragiés del Puerto ou Echo (Hecho si l'on s'en tient à l'orthographe castillane) présentent une architecture singulière. La *casa Mazo*, *casa* traditionnelle par excellence, abrite du reste depuis 1982 le musée ethnologique d'Echo. D'autres *casas* traditionnelles de l'Aragon pyrénéen ont été restaurées, aménagées et transformées en gîtes, tourisme et impératifs économiques obligent.

vrir les toits. Ceux-ci, couverts de pierres plates ou de roches métamorphiques, d'ardoises, étaient, pour canaliser les pluies et résister au poids de la neige, particulièrement pentus. Le bois, autre matériau immédiatement disponible, servait à fabriquer portes, fenêtres, balcons et meubles variés qui occupaient l'espace intérieur et dont la fonction utilitaire primait encore une fois sur l'esthétique et toute velléité ornementale. L'intérieur de la maison, refuge par excellence en des terres soumises à un climat rude, espace apparemment clos, était chichement illuminé par la lumière que laissent passer de rares et étroites fenêtres. Ces dernières, posées entre de larges murs, contribuaient par leur petit nombre et leur petite dimension à préserver l'espace intérieur de l'humidité et du froid et à renforcer la sensation d'intimité procurée par un espace apparemment clos.

8. C'est cet espace intérieur, son organisation et son usage qui traduisent le mieux le quotidien et la conception même que se faisait de ce quotidien la famille au sens large vivant sous le même toit, c'est-à-dire l'*amo*, l'*ama* ou la *dueña*, l'*ereu*<sup>4</sup>, la *choben*<sup>5</sup>, les *tiones*, les *tionas*<sup>6</sup> (le chef de famille et son épouse, l'héritier, les frères et sœurs qui n'héritaient pas mais continuaient de vivre sous le même toit et sous la protection du maître de maison, et les enfants).
9. La maison comptait tout au plus un à deux étages couronnés par un grenier appelé *tribol*, *solero*, *sulero*, *falsa* ou encore *sabaya*<sup>7</sup>. L'entrée du rez-de-chaussée était à la fois frontière et lieu de passage entre le monde extérieur et intérieur. L'espace intérieur du rez-de-chaussée n'était pas encore intimité. En effet, ce dernier, certes familial, était plutôt lieu de tran-

4 L'héritier, en aragonais. C'était généralement le fils aîné de l'*amo*.

5 En aragonais, l'épouse de l'héritier, également appelée *joben*, *choben* ou *chobe* dans certaines localités pyrénéennes.

6 Frères et sœurs cadets célibataires qui n'héritaient pas et qui, dans l'institution de la *casa*, continuaient à vivre sous le même toit et à travailler dans l'exploitation de leurs parents. Sur l'institution de la *casa* voir GARASA, Fausto, « L'autorité comme élément structurant du vécu dans la *casa* traditionnelle du Haut-Aragon », in *Crisol*, Hors-série, Mélange 2022, [en ligne], mis en ligne le 19/01/2023. URL : <https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/476/544>

7 Dans les Pyrénées, les parlers aragonais étaient divers. La grande diversité lexicale était en grande partie due au fait que les vallées pyrénéennes longitudinales et parallèles, sans communication entre elles, rendaient difficiles les échanges entre les habitants de vallées différentes. Outre ces réalités, des racines et influences linguistiques diverses faisaient que les parlers de la zone pyrénéenne occidentale étaient fort différents de ceux de la zone orientale où prédominaient des dialectes catalans ou catalano-aragonais comme le bénaquais qui présentait de surcroît quelques caractéristiques langagières héritées du gascon.

sition où l'on trouvait bûcher, dépense et matériel agricole, outils et récoltes entreposés, parfois même étable ou écurie. Tout renvoyait dans ce premier espace intérieur au monde extérieur et aux activités qu'on y pratiquait.

10. Par un escalier, on accédait au premier étage qui était lieu de vie et espace intime. Le déplacement horizontal de l'extérieur vers l'intérieur qui se faisait au rez-de-chaussée en franchissant la porte et supposait pénétration mais non pas pleine intériorisation, laissait donc place à un mouvement vertical, ascensionnel vers l'intimité du foyer.
11. C'était au premier étage, lorsque la maison ne comprenait qu'un étage, que se trouvaient tous les lieux de cohabitation et d'intimité : les chambres, la cuisine et la salle à manger. Les chambres, lorsque la maison comportait deux étages, se trouvaient généralement au deuxième étage alors que la cuisine et la salle à manger se situaient au premier. Outre une disposition différente séparant l'intimité du jour de celle de la nuit, la maison à deux étages permettait d'agrandir et d'étendre l'espace intime et familial.
12. Au premier étage, la cuisine, espace central par son importance et par sa disposition au centre de la verticalité suggérée par le bas et le haut de l'édifice, était lieu de vie par excellence, celui du parler, de la communication et des échanges. C'était dans la cuisine que se trouvait le *fogaril*, c'est-à-dire l'âtre surélevé adossé au mur ou placé au centre de la pièce. On profitait de la chaleur qui en émanait. On entraînait donc dans la cuisine pour se protéger du froid en l'absence de chauffage dans les autres pièces, mais aussi, les conditions étant propices, pour se délasser et y prendre quelque repos. On s'y réunissait et échangeait près ou autour du foyer durant les froides journées d'hiver, lorsqu'il y avait peu de travail à faire dans les champs et à l'occasion des traditionnelles *bilatas* ou *belladas* (veillées) où l'on racontait des histoires et échangeait expériences, nouvelles, potins et rumeurs qui, plus qu'informer, occupaient et divertissaient.
13. Pour accueillir les membres de la famille et de possibles visiteurs, se trouvaient dans la cuisine une table autour de laquelle on pouvait s'asseoir et des *cadieras*, solides bancs en bois, disposés autour de la cheminée.
14. C'était logiquement dans la cuisine que l'on trouvait les ustensiles nécessaires à la vie domestique : les *tederos*, ou torchères portant des torches, le plus souvent en bois de pin (espèce végétale abondante en zone de montagne), les *estrébedes* (sortes de trépieds où l'on posait poêles et

réipients), le *senicero* contenant les cendres qui servaient à laver le linge et divers ustensiles liés aux activités culinaires sans oublier l'inévitable garde-manger. La cuisine était en effet l'endroit où l'on cuisinait, mais aussi où l'on mangeait, la vaste salle à manger n'étant guère utilisée que dans des occasions festives et /ou exceptionnelles comme les mariages ou les baptêmes.

15. Les chambres, espaces très personnels strictement réservés aux membres de la famille, étaient situées près de la cheminée cylindrique et profitaient de la chaleur du feu et de la chaleur animale lorsqu'étable et écurie se trouvaient au rez-de-chaussée. Elles étaient généralement séparées par des paravents en bois ou de fines cloisons. Des ouvertures masquées par des rideaux permettaient de faciliter le passage de la chaleur.
16. Les rudes conditions climatiques de la zone pyrénéenne étaient à l'origine de cette disposition utilitaire des pièces et avaient sans doute façonné la mentalité des gens du cru. Cette dernière se caractérisait par un individualisme et un repli sur soi qui permettent de mieux comprendre l'importance des perspectives mentales que nous allons évoquer et en particulier le dualisme intérieur/extérieur.
17. L'acceptation d'un élément extérieur dans l'espace intime, et donc le passage du rez-de-chaussée au premier étage est sur ce point révélateur.
18. Lorsqu'un "étranger" au milieu familial – une personne que l'on ne connaissait pas très bien ou qui n'était ni ami, ni parent – se présentait devant la porte de la maison, on pouvait, si on le jugeait bon, le faire entrer mais on s'entretenait généralement avec lui au rez-de-chaussée. Ce dernier pouvait être le lieu d'un certain partage avec l'Autre puisqu'il était un prolongement du monde extérieur mais il était aussi lieu de transition et de sélection. En effet, l'"étranger" dont on pensait qu'il pouvait se joindre exceptionnellement, et ne serait-ce que pour un temps, à l'intimité quotidienne du foyer, à ce monde pleinement intérieur du premier étage, qui pouvait être au-delà du partage, communion, était invité à y monter. Il passait, une fois franchi le seuil de la porte, d'une perspective "extérieur/intérieur" horizontale à une perspective verticale dès l'instant où il accédait par l'escalier au premier étage, au monde fréquenté quotidiennement par les intimes. Accéder au premier étage où le feu fédérateur réunissait les éléments d'un ensemble socioculturel interne et où la solidarité était préservation d'une unité face à l'Autre extérieur, signifiait que l'on accordait un inté-

rêt particulier ou une certaine confiance à celui qui n'était plus totalement un élément étranger. Ainsi, un ancien d'une localité pyrénéenne, Juan R., nous disait en août 1992 :

Si te quedas en el umbral de la puerta es que eres un desconocido, desconfían, molestas o poco importas. Ahora si te dicen que entres, y más aún, que subas, es que por b o por c te habrás ganáu su confianza<sup>8</sup>.

19. Des témoignages semblables confirment ces rapports extérieur/intérieur, statisme/déplacement horizontal et vertical, bas/haut, méfiance/confiance. Le parcours symbolique depuis la sphère extérieure jusqu'au premier étage situé au centre d'un espace intérieur physique et mental, impliquait sélection mais aussi un degré d'acceptation hiérarchisé où les lieux prenaient tout leur sens.
20. L'élément extérieur reçu dans la salle accédait, certes, à un lieu, à un espace intérieur refusé à d'autres, mais ce type d'accueil relevait tout au plus de la bienséance, il était presque diplomatique « *para bien quedar y dar a entender que había cierta consideración* »<sup>9</sup>. En revanche, être reçu dans la cuisine, centre névralgique du foyer, équivalait à être accueilli avec chaleur et à partager l'intimité de la maisonnée<sup>10</sup> « *como si fueras de casa* »<sup>11</sup>. Cet élément extérieur était alors intégré, intériorisé, on lui accordait confiance, on l'assimilait d'une certaine façon en en faisant de fait un élément intérieur.

8 [Si tu restes sur le seuil de la porte c'est parce qu'ils ne te connaissent pas, qu'ils se méfient, que tu gênes ou que tu ne comptes pas. Maintenant si on te dit d'entrer, et mieux encore, de monter, c'est que pour telle ou telle raison tu as dû gagner leur confiance].

9 María, originaire de la vallée d'Aísa. Juillet 1991 [pour bien paraître et laisser entendre qu'il y avait une certaine considération].

10 À ce propos, nous nous souvenons d'un épisode dont nous fûmes un des protagonistes en juillet 1992. A la suite d'un incident familial malheureux, Madame Aniés nous emmena chez sa belle-mère qui, bien qu'habitante Bolea, localité non pyrénéenne située à environ 20 kilomètres au nord-ouest de Huesca, était originaire de Belsué, petite localité des contreforts méridionaux des Pyrénées (composée de huit maisons représentatives de l'architecture de montagne, presque totalement abandonnée dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, elle s'est repeuplée quelque peu ces derniers temps comptant 12 habitants en 2019 selon l'*Instituto Nacional de Estadística*). L'accueil qu'on nous réserva nous permit de suivre le parcours initiatique évoqué. Nous fûmes reçus dans la cuisine où l'on entama une conversation chaleureuse accompagnée du partage du pain, du jambon et du vin. La symbolique était simple et forte. Confiance, hospitalité et solidarité face aux vicissitudes de la vie caractérisaient cette "cène" présidée par les maîtres des lieux.

11 Mots prononcés par Lucía, originaire de la vallée de Gistaín appelée également vallée de Xistau [comme si tu étais de la famille].

21. Le grenier, quant à lui, était le point culminant de la verticalité. Il impliquait pour y avoir accès un ultime mouvement ascensionnel. Comme le rez-de-chaussée, il était par ailleurs limite intérieure, espace intérieur au contact du monde extérieur mais dans la sphère du haut et non plus du bas.
22. Le grenier renfermait essentiellement des objets dont on ne se servait plus. Il était transition entre la terre et le ciel et faisait donc indubitablement partie de la sphère du haut. Cependant, cet endroit peu fréquenté, hors du temps et des activités quotidiennes était aussi le lieu où des forces surnaturelles maléfiques provoquaient une peur instinctive chez les plus jeunes toujours prompts à y déceler fantômes ou sorcières. La sphère du haut rejoignait la sphère du bas au sommet de l'édifice. Cette ambiguïté ne supposait pas pour autant confusion et mélange des genres et des perspectives, l'association superstition-religiosité se chargeant de démêler l'écheveau et d'apporter protection à la maison et à ses habitants. Ainsi, les maisons étaient parfois ornées des symboles protecteurs qu'étaient les croix ou les *espantabrujas* ou *espantabrujas* (littéralement les "épouvantesorcières")<sup>12</sup> caractéristiques de la Sierra de Guara (Pré-Pyrénées) et du Serrablo (pays pyrénéen). Ces éléments en pierre situés en haut de la cheminée cylindrique présentaient des symboles figuratifs qui étaient chargés de faire fuir les sorcières, lesquelles, selon la croyance populaire, entraient dans la maison par le haut et donc par la cheminée. Les croix, éléments religieux par excellence, rappelaient le divin et donc la sphère la plus haute qui soit. Leur pouvoir permettait de chasser les forces des ténèbres relevant du bas et de contrer leur perfide pénétration par le haut comme si elles n'étaient pas à leur place.
23. On plaçait aussi dans le grenier des branches de buis ou de *bucharreta* (ou *buchereta* : raisin d'ours, busserole) bénies par le curé qui jouaient, comme les croix et les *espantabrujas*, un rôle protecteur. On plaçait également ces éléments végétaux dans les ouvertures latérales (portes et fenêtres). Ils suggéraient alors une certaine horizontalité. Selon un informateur du Serrablo « *Cualquier hechizo o daño que venía de fuera podía meterse dentro de casa por la chimenea pero también por los lados* »<sup>13</sup>.

12 Ces éléments en pierre ont subi ces quarante dernières années des transformations dans bon nombre de localités, évolution et modernité obligent. De nos jours, ils ne conservent guère leur forme originelle que dans quelques villages reculés et grandement ou totalement désertés.

13 [N'importe quel sortilège ou élément maléfique qui venait du dehors pouvait s'introduire dans la maison par la cheminée ou entrer par les côtés].

Qu'ils relevassent d'une perspective verticale ou horizontale, ils avaient, par leur nature, le pouvoir d'éloigner les forces du mal.

24. Ces éléments naturels bénis s'inscrivaient indubitablement dans une stratégie défensive. Ils étaient barrières et protection face à un danger qui pouvait pénétrer dans la maison par le haut ou par les côtés et affecter ses femmes et ses hommes en s'introduisant dans un espace intérieur dont le cœur, selon une perspective verticale, se trouvait au premier étage. Les forces du mal ne renvoyaient plus alors à de possibles mouvements horizontaux et verticaux positifs permettant au visiteur bienvenu d'accéder au centre névralgique du foyer, mais à de dangereuses et redoutables intrusions assimilables à des viols de l'espace intérieur. Le grenier et le toit, espaces les plus proches du ciel, suggéraient un mouvement ascensionnel, alors que le mal, capable de s'introduire par le haut en suivant une trajectoire descendante, rencontrait des obstacles protecteurs matérialisés par des symboles religieux.
25. C'était cette même superstition qui, religieusement ritualisée, s'exprimait la nuit de Noël, juste avant de souper, à travers le rite de la *toza*. Cette dernière, appelée également *tronca de Navidad* ou *tronca de Nadal*<sup>14</sup>, était la bûche la plus imposante du bûcher que l'on plaçait dans l'âtre au titre de sacrifice. Le feu, élément fédérateur de la famille était au centre de ce rituel dont le grand protagoniste ou "grand prêtre" était le plus souvent un enfant.
26. Le but de cette cérémonie était de bénir la *tronca* et par là-même la maison. Le rituel de la bénédiction pouvait varier selon les localités et les usages, mais se pratiquait dans bien des cas comme suit.
27. Avant de brûler la *toza*, l'enfant s'asseyait sur la *toza* à califourchon et bénissait la maison. Les mots qu'il prononçait variaient selon les zones et les localités. Dans la partie centrale du Haut-Aragon l'enfant disait « *Buena brasa, buena casa, Dios bendiga los bienes de esta casa...* »<sup>15</sup> ou « *Buen tizón, buena brasa, que Dios mantenga a paz en ista casa* »<sup>16</sup> ou encore « *Dios mantenga al amo y a la dueña de esta casa...* »<sup>17</sup> au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit tout en faisant une croix sur la *toza* avec du vin, de l'alcool et une matière alimentaire rappelant ainsi l'eucharistie. Il n'y avait

14 *Nadal* signifie en catalan Noël et rappelle que dans la partie orientale de l'Aragon on parle des dialectes catalans ou fortement influencés par le catalan.

15 [Belle braise, belle maison, que Dieu bénisse les biens de cette demeure...].

16 [Beau tison, belle braise, que Dieu garde en paix cette maison].

17 [Que Dieu garde les maîtres de maison].

cependant pas d'intercesseur. Il suffisait d'avoir été initié au rite pour pouvoir le pratiquer. Superstition et religion se mariaient de nouveau en défense des intérêts de la *casa* et de ses gens. L'âtre, symbole de vie et d'unité familiale, était le lieu de la bénédiction et allait donner le feu purificateur. Grâce au secours divin, la maison allait être protégée des forces maléfiques. On bénissait parce que l'on avait intégré la notion de bien et de mal et que l'on pensait que certains phénomènes pouvaient venir perturber le cours normal du quotidien et donc de l'existence. On utilisait pour cela des objets particuliers, signifiants et symboliques dans un contexte culturel et spatial déterminé<sup>18</sup>. La verticalité manifeste suggérée par la cheminée renvoyait à la fois, dans le cas qui nous occupe, à un mouvement ascendant et descendant. Enfin, dans certaines maisons et localités on conservait dans le grenier la partie de la pièce de bois qui n'avait pas brûlé pour se protéger cette fois de la foudre et des effets parfois dévastateurs des puissants orages montagnards. En *Chacetania*<sup>19</sup>, la peur d'un "danger vertical" extérieur poussait à se servir du pouvoir magique des cendres de la *toza* que l'on éparpillait dans les champs pour les protéger des fléaux naturels susceptibles de détruire les récoltes. La préservation de la *casa* passait une nouvelle fois par un comportement irrationnel lié au sacré.

28. Le rite de la *toza* avait aussi un caractère festif dont profitaient tout particulièrement les enfants. Ainsi, dans la partie orientale du Haut-Aragon, les enfants donnaient des coups de bâtons à la *tronca* creuse que l'on avait garnie d'oranges, de fruits secs ou de bonbons. Il s'agissait alors, outre la bénédiction, de *fer cagar la tronca* (littéralement "faire chier la bûche") pour en tirer tous ses trésors avant de la brûler.

## 2. La *casa* : un quotidien codifié

---

29. La *casa*, c'est-à-dire la maison familiale, ses dépendances, ses terres, était héritage appelé *erencio*, lieu de vie et exploitation agro-pastorale. Elle était aussi identité, famille et microsociété organisée et fortement hiérarchisée. Elle supposait l'existence d'un monde intérieur et extérieur, une hori-

18 Le rituel évoqué est connu sous le nom de *bendición de la toza*. Comme il advient fréquemment en matière de rite, la dénomination de ce dernier comporte le nom d'un objet, d'une particularité ou d'une façon d'agir propre à la "cérémonie".

19 Nom aragonais de la *Jacetania* (Jacétanie en français), pays et district du nord-ouest du Haut-Aragon avec pour localité principale et chef-lieu, *Chaca* (nom de Jaca en aragonais), ancienne capitale du royaume d'Aragon.

zontalité impliquant perspectives et déplacements. Elle était intériorité face à l'Autre, face aux autres.

30. À l'intérieur de ce microcosme où l'existence était soumise à des normes et des règles séculaires, une verticalité hiérarchique et sociale, au sommet de laquelle se trouvaient l'*amo* et la *dueña*, les maîtres de maison, s'imposait. L'*amo* était le plus souvent le fils aîné qui avait hérité de la *casa* au détriment de ses frères et sœurs afin d'éviter la division du patrimoine entre tous. Son épouse occupait auprès de lui une position dominante. Tout en le secondant, elle remplissait en haut de la pyramide hiérarchique des tâches bien différentes de celles de son mari. En effet, si l'*amo* était le *pater familias*, le propriétaire et l'autorité suprême, plutôt tourné vers cet extérieur intérieur qu'était l'exploitation, les travaux des champs, l'élevage, les échanges, les rapports et les grandes transactions avec l'Autre, son épouse exerçait plutôt son autorité dans l'espace domestique et notamment dans la cuisine, son espace privilégié.
31. L'épouse de l'*amo* administrait aussi la maison, tenait la bourse<sup>20</sup> et se devait d'être économe dans une société rurale de montagne où la dureté de la vie justifiait une prévoyance proche de l'avarice avec pour objectif immédiat de réunir les ressources alimentaires pour l'année, notamment en protéines animales<sup>21</sup> et, si possible, *fer diners* (économiser) en pensant à un futur toujours très aléatoire.
32. Hors de l'espace purement domestique, elle avait aussi d'autres fonctions et/ou prérogatives qu'elle pouvait partager avec son mari. Ainsi, elle arrangeait avec son mari les mariages de ses enfants qui n'étaient pas toujours des mariages d'amour. Les mariages d'intérêt destinés à préserver la *casa* dans le pire des cas et à l'enrichir le cas échéant, impliquaient un niveau social équivalent entre les deux futurs époux. Négociations, transactions, absence de rivalités entre les familles, et arrangement (*ajuste*) étaient un avant au contrat de mariage (*capitulaciones matrimoniales*). Une assertion populaire du Haut-Aragon montre bien que l'intérêt purement matériel

20 Notre propre père, originaire du Haut-Aragon, avait rarement de l'argent en poche. Quand il en avait besoin, il le demandait à notre mère qui gérait les dépenses du quotidien. Cependant, il décidait, en tenant compte dans une certaine mesure de l'avis de notre mère, des grandes dépenses et des investissements d'importance à réaliser.

21 L'importance de l'élevage du ou des cochons était en ce sens essentielle et donc, la *matacía* (l'abattage du cochon) qui permettait d'obtenir de la viande fraîche et surtout de produire du jambon et des charcuteries que l'on pouvait conserver et consommer tout au long de l'année.

en matière de mariage était loin d'être secondaire : « *Ta rasas casas d'azú-cal no baigas aunque t'empenten* » (*Refrans, frases, feitas...*, 2004 : 57)<sup>22</sup>.

33. La maîtresse de maison acceptait fort volontiers le rôle prédominant, bien qu'essentiellement domestique, que la société lui attribuait. Elle en tirait même une certaine fierté, ne permettant à aucun homme de s'aventurer dans cette sphère domestique qui lui était réservée et qu'elle maîtrisait.
34. Les tâches essentiellement domestiques attribuées à la *dueña* n'étaient pas considérées comme dégradantes par rapport à celles attribuées à l'*amo*. Elles étaient parfaitement intégrées et généralement acceptées. On reproduisait en haut de la pyramide hiérarchique et sociale de la *casa* le schéma homme/femme avec quelques prérogatives qui étaient celles des maîtres de maison.
35. Sous la protection des maîtres de maison se trouvaient les *tiones* et les *tionas* qui étaient les frères et sœurs de l'*amo* qui ne s'étaient pas mariés, n'avaient pas hérité si ce n'est quelque argent ou biens résiduels et qui restaient au service de la *casa*, travaillant pour cette dernière quasiment gratuitement en échange du logis et du couvert et de quelque menue monnaie tout au plus pour les dépenses quotidiennes. Leur fidélité et leur travail en faisaient des pièces essentielles dans la préservation de la *casa*.
36. Au bas de la pyramide hiérarchique se trouvaient les enfants avec lesquels les rapports affectifs n'étaient sans doute pas aussi directs qu'aujourd'hui. La perception que les adultes en avaient était en partie utilitaire.
37. Les garçons, à 12-13 ans, parfois même un peu avant, quittaient la sphère matriarcale pour exercer de menus travaux, se lancer dans un apprentissage tant professionnel que social. Ils apprenaient par imitation et sous l'autorité des adultes un rôle et étaient appelés ainsi à assurer la continuité de la *casa*, à l'honorer, à participer à la préservation d'une réputation et d'une identité indissociable du concept de *casa*.
38. Les filles, quant à elles, restaient dans la sphère de la mère où se poursuivait leur apprentissage et où elles apprenaient leur rôle tout en envisageant la place qu'elles pourraient occuper soit dans leur *casa* d'origine en

22 [N'entre pas dans les maisons de sucre, même si on t'y pousse]. Les maisons de sucre sont celles qui sont entrées en décadence, celles qui perdent de leur prestance et leurs avoirs.

tant que *tionas*, soit dans une autre *casa* dans la perspective d'un mariage que l'on rêvait le plus honorable qui soit.

39. Outre cette verticalité hiérarchique et sociale, à chaque échelon de la pyramide des glissements horizontaux pouvaient se produire. Ainsi la *dueña* pouvait selon sa personnalité aller au-delà de ses prérogatives, sortir du rôle qui lui avait été attribué en s'affirmant dans des domaines plus "masculins" et prendre des initiatives jugées malheureuses par une société rurale à évolution lente. Elle faisait alors de l'ombre à son mari, le "féminisait", le faisait passer pour un homme faible et méprisable, un *calzonazos* qui ne jouait pas son rôle, ne tenait pas la place qui lui avait été attribuée par naissance et convention. Le glissement horizontal ou le passage de la femme dans la sphère de l'homme la rendait plus "masculine", excessivement masculine aux yeux d'une société patriarcale qui la taxait volontiers de *marimandona*, de femme à la fois autoritaire et dominante. A ce propos, Adela P. nous disait en août 1991, non sans montrer une certaine désapprobation face à un tel comportement : « *Era como si la mujer desplazara al hombre, lo borrara y lo substituyera y eso ne se hacía* »<sup>23</sup>.
40. L'*ereu* (l'héritier, généralement le fils aîné qui avait vocation à hériter) célibataire, lorsqu'il rencontrait une jeune fille susceptible d'être acceptée par sa famille et la sienne, relevait aussi, dans la perspective d'un futur mariage, d'une trajectoire qui, elle, n'était pas empiètement condamnable, accaparement indu de l'espace et du rôle du conjoint, mais recherche d'une acceptation de la part de l'Autre. En effet, il devait être accepté pleinement par la famille de la jeune fille à qui il faisait la cour.
41. Fiancé de fait, il se limitait dans un premier temps à raccompagner la jeune fille jusqu'à sa maison, parlant avec elle plus ou moins ostensiblement devant le seuil de la porte qui était de nouveau frontière pour l'élément extérieur mais dans l'espoir que cette dernière ne fût point obstacle mais lieu de passage et mode d'introduction.
42. Cette période plus ou moins longue durant laquelle l'*ereu* se bornait à faire une cour pleine de retenue à la jeune femme et à la raccompagner chez elle, permettait aux parents de celle-ci de jauger le potentiel futur époux et de s'assurer qu'il méritait qu'on lui donnât l'être cher.

23 [C'était comme si la femme déplaçait l'homme, l'effaçait et le remplaçait, et cela ne devait pas se faire].

43. Le seuil de la porte était encore une fois un espace symbolique et le jour voulu on finissait par ouvrir la porte, au sens propre comme au sens figuré, au garçon en l’invitant à dîner. Le parcours ascensionnel vers l’étage supérieur complétait le déplacement horizontal. Le prétendant partageait à partir d’alors et jusqu’au jour du mariage de plus en plus souvent le quotidien et l’intimité de la *casa* de sa fiancée. Un lien entre les *casas* s’était créé et devait se concrétiser inmanquablement par le mariage. Ce dernier impliquait un autre déplacement horizontal et un autre type d’intégration. Celui de l’épouse qui allait vivre chez son mari, l’*ereu*, et se préparer à être la future et digne *dueña* dans un environnement nouveau où son quotidien allait être réglé par un nouveau statut qui exigeait qu’elle fît ses preuves sous le regard critique et parfois réprobateur de sa belle-mère.

44. À ce propos, Adela P. nous disait encore avec quelque étonnement quant à la question posée et face à ce qui lui semblait évident : « *Pues claro, al ser mujer tenías que dejar la casa de tus padres y trasladarte a la de tu marido, a la casa del que iba a heredar y garantizarte un futuro como esposa y madre. ¿Adaptarse? Pues sí* »<sup>24</sup>.

45. À l’intérieur de la *casa*, la verticalité hiérarchique se reflétait dans le rapport “centralité-périphérie” qui complétait la représentation spatiale du quotidien. Ainsi, l’*amo* s’asseyait généralement près du feu. Cette place, aussi centrale que dominante, lui était réservée. Cette position dominante il la retrouvait en bout de table lors des repas qu’il présidait en bon *pater familias*. Autour ou près du *fogaril*, les autres places étaient réservées à l’*ereu* et aux *tiones* alors qu’aucune place en particulier n’était l’apanage des femmes qui étaient souvent en mouvement et occupées à réaliser des tâches domestiques. Cuisiner et servir à table faisaient partie de leur quotidien et de leur responsabilité. Elles étaient, comme les enfants, en périphérie, ce qui ne signifie en aucun cas que leur rôle ne fût pas intégré, ni qu’elles n’en tiraient quelque fierté. Ce “à chacun son rôle et à chacun sa place” relevait d’un ordre séculaire vécu et assumé par la plupart (Garasa, 2022). À ce propos, Adela P. affirmait :

Bueno, así era y nadie rechistaba. Cada uno sabía lo que tenía que hacer y lo hacía, por costumbre. Siempre había sido así. Cada uno con lo suyo y cada uno con todos. Ahora siempre ha habido rebeldes, marimachos y calzonazos<sup>25</sup>.

24 [Bien entendu, étant femme, tu devais laisser la maison de tes parents et aller dans la maison de ton mari, dans la maison de celui qui allait hériter et t’assurer un avenir en tant que femme et mère. S’adapter ? Eh bien oui].

25 [Bon, c’était comme ça et personne ne bronchait. Chacun faisait ce qu’il devait faire et il

### 3. La *casa* et son image : un monde intérieur sous le regard de l'Autre

---

46. Si la *casa* renvoyait avant tout à un monde intérieur, ce monde intérieur faisait partie d'un tout et ne pouvait exister qu'à l'intérieur d'un ensemble social plus vaste et englobant qui impliquait des rapports sociaux avec l'extérieur, des représentations mentales et une image donnée et adressée volontairement ou involontairement à ce monde extérieur.
47. La femme, outre son rôle domestique, de mère et d'éducatrice, se devait d'être honnête et donc honorable, sur le plan sexuel, cela va de soi, et plus généralement sur le plan moral et comportemental. Elle devait être exemplaire, ou du moins le paraître, dans son foyer, mais aussi vis-à-vis du monde extérieur. L'image que donnait notamment la *dueña* était, avec la richesse relative de la *casa* et sa puissance<sup>26</sup>, gage de bonne réputation de cette institution à l'extérieur, aux yeux de l'Autre, aux yeux des autres.
48. Un bon comportement passait par une certaine discrétion. Il était nécessaire de *no meterse en camisa de once varas*<sup>27</sup> et éviter autant que faire se pouvait *el qué dirán*<sup>28</sup>.
49. La bonne réputation naissait et se construisait dans le monde intérieur de la *casa* et se projetait à l'extérieur. Tout cela allait de pair avec des déplacements physiques des femmes hors de l'espace intérieur qui leur était essentiellement attribué. Ses déplacements étaient limités et devaient obéir à des règles morales et sociales "acceptables" qui impliquaient, comme dans toute société, des interdits.
50. Les femmes mariées sortaient peu, ce qui limitait les tentations de tous ordres. Les quelques sorties qu'elles faisaient étaient motivées par des événements comme les fêtes, les offices religieux, les baptêmes, les mariages, les achats réalisés au village<sup>29</sup> ou encore les visites rendues aux amies et connaissances lorsque les hommes étaient aux champs et que la

le faisait, par habitude. Cela avait toujours été comme ça. Chacun avec ses petites affaires et chacun avec tout le monde. Maintenant, il y a toujours eu des rebelles, des viragos et des hommes qui ne portent pas la culotte].

26 Une *casa* riche et puissante était appelée *casa fuerte* (maison puissante).

27 [ne pas se mêler de ce qui ne nous regarde pas].

28 [le qu'en dira-t-on].

29 Ces achats étaient rares, tout d'abord parce que prédominait un système fondé essentiellement sur l'autoconsommation et ensuite parce que les commerces, tout du moins dans les villages de montagne, étaient rares et parfois même inexistantes.

présence des femmes n'était pas indispensable au foyer. Leurs déplacements hors de ce dernier se faisaient aussi occasionnellement, bien que toujours dans le périmètre de la *casa* considérée comme exploitation, lorsqu'il fallait prêter main forte, parfois accompagnées des enfants, aux hommes travaillant dans les champs.

51. Le monde extérieur était cependant un espace plutôt réservé aux hommes. Ils s'y déplaçaient quotidiennement pour réaliser les travaux des champs, garder le bétail, effectuer des réparations.
52. L'élément masculin réalisait le lien entre l'intérieur et l'extérieur non plus en intégrant des éléments étrangers à la *casa*, mais en suivant une trajectoire inverse qui impliquait un déplacement quotidien hors des limites de l'habitat et une confrontation avec l'Autre et la communauté villageoise. La séparation entre le dedans et le dehors était matérialisée sur le plan urbain par l'absence de murs mitoyens entre les maisons et donc par un espace qui isolait les casos en tant qu'unités physiques, sociales et morales.
53. Les activités extérieures de l'homme étaient essentiellement agricoles et/ou pastorales. Il faut cependant tenir compte de la condition des artisans qui élaboraient pour les habitants des vallées toute une série de produits et proposaient un ensemble de services. Vanniers, tisserands, potiers, menuisiers, cordonniers, fabricants d'outres, bourreliers et forgerons assuraient l'ensemble de ces prestations<sup>30</sup> même si certaines activités comme la fabrication des vêtements étaient en grande partie réalisées par les femmes de la *casa* ou les bergers qui tannaient les peaux des animaux domestiques ou sauvages (*sarríos* ou chamois pyrénéens, chats sauvages, lapins, etc.) et fabriquaient des *zamarras* (sortes de pelisses ou de touloupes en peau de bouc), des *delantales* (vêtements qui couvraient le corps jusqu'aux genoux) en peau de mouton et même des chaussures rudimentaires.
54. Les hautes vallées pyrénéennes, parallèles et d'un accès difficile, favorisaient l'isolement et ne permettaient pas la construction de villages importants. Les ateliers d'artisans, pour être viables, se trouvaient donc essentiellement aux pieds de ces vallées, dans des dépressions pyrénéennes comme celle de Jaca. La vie de l'artisan, bien que plus "urbaine", était, dans une certaine mesure, également régie par la notion de *casa* et le rapport

<sup>30</sup> Bon nombre des produits de cet artisanat tout comme les outils traditionnels qui permirent leur réalisation sont exposés dans divers musées à caractère ethnologique comme celui d'Alquézar ou de Sabiñánigo (Museo de Artes Populares de Serrablo).

intérieur/extérieur. Bon nombre d'artisans avaient leur atelier au rez-de-chaussée de leur habitat. Ce lieu de travail était zone tampon et, le cas échéant, zone de passage entre l'élément extérieur et l'intimité du foyer familial. Cependant, l'atelier relevait avant tout de la sphère extérieure et était à ce titre l'espace masculin par excellence. *O ferrero* (le forgeron) qui réalisait toutes sortes d'instruments en métal<sup>31</sup> et jouait le rôle de maréchal-ferrant, devait, de surcroît, quitter périodiquement son foyer et courir la campagne pour effectuer des réparations à domicile et ferrer les chevaux.

55. En dehors de son travail l'homme bénéficiait d'une plus grande liberté que la femme. Il est vrai que, comme elle, il était l'ambassadeur de la *casa* à l'extérieur et responsable de sa bonne ou mauvaise réputation dans un contexte où le paraître était déterminant. Il devait, comme la femme, donner à l'Autre extérieur une image de soi. Cependant, la société rurale où il se mouvait était beaucoup plus tolérante envers lui qu'envers les femmes.
56. Les principales qualités qu'il devait avoir étaient celles du père de famille *modoso* (sérieux) qui incluaient la droiture et le respect de la parole donnée en des temps où les services et bon nombre de transactions ne donnaient pas toujours lieu à un acte écrit.
57. L'homme devait être en particulier *trabajador* (travailleur), cette qualité lui donnait une valeur sociale dans un monde rural où le facteur travail était primordial. Être travailleur déterminait par ailleurs le maintien et l'avenir de la *casa* tout comme la femme, dans son univers intérieur, devait être *caxera* ou *bolsera* (bonne gestionnaire et économe) pour les mêmes raisons. Être travailleur était une qualité qui suffisait généralement à excuser des comportements qui auraient été infâmes et excluants pour les femmes, notamment sur le plan sexuel (Garasa, 2022).
58. Quand l'homme avait des responsabilités familiales, le pire des défauts était lié au non-travail ou plus exactement à la volonté de peu ou de ne pas travailler. Dans ce cas on le marquait par des expressions du type : « *Ixe per no treballar fería moneda falsa* »<sup>32</sup>, « *Ixe está tocando-se a faba* »<sup>33</sup> ou

31 Il s'agissait d'instruments agricoles ou liés à l'élevage comme les *jadas* (houes), les socs, les cisailles, les *esquillas* (sonnailles) ou les *tixeras* (ciseaux pour la tonte) et d'ustensiles domestiques comme les *estrébedes* (trépieds de cuisine), les *tiederos* (grils) ou les *canariles* (chaînes de cheminée).

32 [Ce gars serait capable de faire de la fausse monnaie pour ne pas travailler].

33 [Ce gars se touche la fève].

encore « *Ixe en o mon zapo y ta casa galgo* »<sup>34</sup> (*Refrans, frases, feitas...*, 2004 ; 90), ce qui renvoyait dans ce dernier cas à une préférence du sujet pour l'inactivité dans l'espace domestique (espace intérieur et sphère de la femme) plutôt que pour le travail dans les champs, monde extérieur et sphère privilégiée de l'homme. Une inversion fâcheuse, aussi malencontreuse que l'inactivité, il est vrai, bien peu « féminine », mais dans un monde domestique et donc intérieur. L'homme qui par malheur était par essence fainéant se mettait en péril et à plus forte raison mettait en péril son avenir et celui de sa famille car « *Qui de choben no treballa, de biello se mincha a palla* » (*Refrans, frases, feitas...*, 2004 ; 91)<sup>35</sup>. L'assertion semble de surcroît suggérer un manque de prévoyance, aussi condamnable que la fainéantise, dans une société où le futur des individus était très aléatoire.

59. La *honestidad* (honnêteté), bien qu'importante aussi chez l'homme, notamment sur le plan moral, n'allait pas sans une certaine tolérance, voire une certaine complaisance à l'égard de certains comportements interdits aux femmes. Ainsi, en août 1991, Encarna, une dame originaire du Sobrarbe<sup>36</sup>, nous lançait un « *así son los hombres* »<sup>37</sup>, sur un ton révélant une certaine résignation ou une certaine tolérance à propos de certains "écarts" commis par l'homme.
60. L'homme pouvait par ailleurs se rendre en toute liberté dans les estaminets et autres lieux publics sans que l'on y trouvât à redire à condition qu'il n'y créât point de troubles et de désordre social par une ivresse manifeste et répétée, une attitude trop véhémement, grandement déplacée ou offensante.

#### **4. L'univers extérieur : oppositions duales et rivalités**

61. Les activités agricoles et pastorales qui impliquaient un déplacement horizontal vers l'extérieur, mais toujours à l'intérieur de l'espace relevant de la *casa* en tant qu'exploitation, étaient étroitement soumises aux caprices de la nature et du climat, confrontaient l'être humain à l'aléa et donc au mal, mais aussi à l'inexplicable qui impliquait tant superstition que religiosité et par conséquent verticalité.

34 [Ce gars est crapaud dans les champs et lévrier pour rentrer à la maison].

35 [Celui qui étant jeune ne travaille pas, mange de la paille quand il est vieux].

36 Pays et district du nord de la province de Huesca dont le chef-lieu est Boltaña.

37 [Les hommes sont ainsi].

62. Les sécheresses prolongées donnaient lieu, si ce n'est quotidiennement, du moins régulièrement, à des pèlerinages où l'on invoquait le Seigneur ou un saint dont on demandait l'intercession. Ainsi, le culte de Saint Urbez<sup>38</sup> donnait lieu à un pèlerinage le 1er mai et le 11 juin dans les localités pyrénéennes de Azpe, Lúsera, Ibirque, Abellada, Bara, Used, Nocito et Bentué de Nocito. Le saint berger avait le pouvoir, selon une croyance populaire bien établie, de provoquer les pluies en intervenant auprès du Seigneur. Saint Urbez, que l'on appelait *Sol de la Montaña* ou *Abogado de las lluvias* (Soleil de la montagne, Avocat des pluies), était celui qui, grâce à l'eau tombée du ciel, élément vital, conditionnait la fertilité végétale et animale. La perspective verticale après un long parcours était quête, supplique et remède céleste.
63. L'eau, comme les sécheresses, pouvait aussi avoir des effets dévastateurs. Cet élément, mais aussi la foudre et la tempête auxquelles il était associé, provenait de la sphère du haut. Orages et pluies, tout comme les sorcières que l'on supposait capables de s'introduire par la cheminée, renvoyaient à un mouvement vertical descendant, diabolique et inexplicable qu'il fallait contrecarrer. De là la disposition sur le sol, pointe vers le haut, de faux et d'instruments tranchants qui menaçaient les éléments perturbateurs en leur opposant une perspective verticale ascendante. Cependant, en de telles circonstances on pouvait associer à ces rites des pratiques religieuses. C'était encore la suprême sphère du haut, c'est-à-dire la sphère divine qu'il fallait invoquer ou appeler à l'aide. Ainsi, pour se prémunir des effets désastreux du ciel en colère on priait Sainte Barbe et, comme l'affirmait Pedro, originaire du pays du Sobrarbe : « *Se hacía entonces una oración a Santa Bárbara bendita que estaba en los cielos para que concediese protección y ahuyentase el mal, las tormentas que venían de arriba* »<sup>39</sup>. On pouvait aussi, le cas échéant, faire sonner les cloches et s'élever vers les cieux pour éloigner les puissances maléfiques. Religion et superstition donnaient alors un sens au milieu environnant, le rendaient plus cohérent. On

38 Le culte de Saint Urbez est typiquement pyrénéen. On vénérât ce saint en trois lieux principaux: l'ermitage de Nocito, l'ermitage d'Albella et la grotte de Sestral dans la vallée de Vió. Le saint qui serait né en 702 à Bordeaux, comme le font parfois remarquer les *gozos* (hymnes) qui en font la louange, aurait exercé la profession de berger dans la vallée de Vió et à Albella (vallée de la rivière Ara) et aurait vécu dans une grotte du mont Sestral.

39 [On faisait alors une prière à Sainte Barbe qui était aux cieux pour qu'elle accordât protection et chassât le mal, les orages qui venaient d'en haut].

transmettait de la sorte des croyances et des normes qui étaient avant tout produits culturels.

64. La notion de haut et de bas liée aux déplacements pouvait renvoyer à de longs trajets parfois sans retour. La mobilité des pyrénéens était en effet assez réduite hors de la *casa* et de l'espace municipal. On n'allait au-delà qu'en quelques occasions (fêtes, événements imprévus ou transactions ou achats exigeant un déplacement d'une certaine importance). Les problèmes de communication posés par le relief, et notamment l'existence de vallées parallèles sans liens entre elles ainsi que la persistance d'une économie semi-fermée basée en grande partie sur l'autoconsommation et le repli sur soi, limitaient les longs déplacements. Ceux-ci se faisaient essentiellement et périodiquement vers le nord ou vers le sud, c'est-à-dire soit vers la France pour y trouver un travail saisonnier, soit dans le cadre de la transhumance. C'est ce que suggèrent diverses assertions populaires dont celle recueillie dans la localité de Fago (vallée d'Ansó) par José Damián Dieste Arbués : « *Mocitas que vais a Francia y mozos a la Ribera, ya no nos veremos hasta la otra primavera* » (Diestre Arbués, 1994 ; 130)<sup>40</sup>.
65. On y suggère le mouvement ascendant des jeunes femmes qui émigraient en France, notamment pour travailler dans les fabriques d'espadrilles de Mauléon (Pyrénées Atlantiques) et le mouvement descendant et ascendant des jeunes hommes qui suivaient les troupeaux dans le cadre d'une transhumance qui impliquait des déplacements vers la vallée de l'Èbre en automne et un retour vers les Pyrénées au printemps<sup>41</sup>.
66. La transhumance était le déplacement par excellence du bétail. Les troupeaux menés par le *mairal* (maître berger), les *pastós* (bergers), les *repatanes* ou *chulés* (apprentis bergers) pouvaient appartenir à de gros propriétaires qui employaient des personnes salariées ou regrouper les bêtes de diverses casas faisant appel à une main d'œuvre plutôt familiale. La transhumance était liée au relief, mais aussi à l'existence de deux sociétés et de deux économies différentes, celle des montagnes pyrénéennes et celle de la vallée de l'Èbre où les troupeaux des montagnards passaient l'hiver. La transhumance constituait le lien essentiel entre deux espaces bien différen-

40 [Jeunes filles qui partez en France et jeunes gens qui allez vers les basses terres, nous ne nous reverrons pas avant le printemps].

41 Voir à propos des bergers des Pyrénées et de la transhumance PALLARUELO, Severino, *Pastores del Pirineo*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1988 et ACÍN FANLO, Luis, *Los trabajos y los días en Aragón*, Saragosse, Mira Editores, « Aragón », 1992.

ciés : le Haut-Aragon<sup>42</sup> et la *Tierra Baja* (terre basse ou dépression de l'Èbre).

67. En effet, le relief accidenté de l'Aragon était à l'origine d'économies et d'identités particulières en contact, mais aussi en opposition lorsque grande rivalité il y avait sur fond d'intérêts particuliers. Le sentiment d'appartenance à l'espace du haut ou du bas était bien présent dans l'esprit des ruraux proches par essence de la terre qu'ils se partageaient ou se disputaient.

68. Leurs propos, mais aussi plusieurs dictons et assertions populaires, révèlent un antagonisme ethnico-culturel entre "les gens du haut" et "gens du bas". Pour notre part, nous nous limiterons à reproduire les propos que nous tenait encore en 1991 Madame H. Gracia Falcón, originaire de Gelsa<sup>43</sup> :

Los montañeses son tacaños, desconfiados y poco inclinados al trato. Muchos se dedicaban antaño a la cría de ganado. Poco finos y más inclinados al trato con las ovejas que con la gente<sup>44</sup>.

69. On devine l'existence d'une certaine rivalité et peut-être même une certaine hostilité. Ces paroles n'engageaient que celle qui les avait prononcées, mais elles étaient bien représentatives de stéréotypes véhiculés de longue date. L'avarice (qui était plutôt sens de l'économie en prévision des mauvais jours et expression de la rude et pauvre existence des montagnards<sup>45</sup>) et l'insociabilité semblent être les marques indélébiles portées par "ceux du bas" sur "ceux du haut". Ces derniers voyaient plutôt l'homme des terres basses comme un homme qui menait une vie facile, prétentieux et pas toujours très fiable.

42 Sur le plan géographique, le Haut-Aragon n'est autre que la zone pyrénéenne aragonaise située au nord des provinces de Saragosse et de Huesca. La plus grande partie de son territoire se trouvant dans cette dernière province, on tend à appeler *Alto Aragón*, sans doute à tort, l'ensemble de la province de Huesca.

43 Localité de la province de Saragosse située en pleine vallée de l'Èbre dans le pays de la Ribera Baja del Ebro.

44 [Les montagnards sont radins, méfiants et farouches. Bon nombre d'entre eux se consacraient jadis à l'élevage. Ils manquent de finesse et sont plus enclins à traiter avec les brebis qu'avec les gens].

45 Ces couplets recueillis par J. A. Adell et C. García semblent montrer combien la vie était dure dans les Pyrénées (Bielsa et Fiscal sont des localités du Sobrarbe), surtout quand période de pénurie il y avait : « Pa la fiesta de Bielsa, / mucha camisa blanca / y mucha farola / y o puchero en o fuego / con agua sola, / En Fiscal, / servilletas blancas / y poco pan » (Adell & García, 2007 ; 90). [Durant les fêtes de Bielsa / il y a beaucoup de chemises blanches / et beaucoup de lanternes / et une marmite sur le feu / avec seulement de l'eau. / A Fiscal, / il y a des serviettes blanches / et peu de pain].

70. Au début des années quatre-vingt-dix, un ancien berger salarié originaire du pays de la Ribagorce<sup>46</sup> nous disait à propos des gens de la *Tierra Baja* (également appelée *Ribera* dans laquelle il semblait inclure la dépression de Benabarre et la *Ribera du Cinca*<sup>47</sup>) avec lesquels il avait été régulièrement en contact lorsque dans son jeune âge il pratiquait la transhumance à partir de localités différentes selon les années et suivant divers itinéraires :

Montañés, y con mucho orgullo. Montañés y fabán pero treballadó y honráu. Los de la Ribera tenían tierras. Nosotros teníamos fama de agarrantes. Despresió, eso sí, sabían despresió pero también sabían profitá. Mucho charrá y poco treballá<sup>48</sup>.

71. Dans ce mélange de castillan et, semble-t-il, de bénaquais<sup>49</sup>, cet homme très âgé suggérait l'humble condition des montagnards qui expliquait peut-être leur réputation de ladres, mais aussi leur noblesse d'âme face à des gens réputés plus aisés, plus fins, peu travailleurs et profiteurs. Il renvoyait à la fin de ses propos aux dépenses auxquelles les montagnards ne pouvaient échapper dans les basses terres, c'est-à-dire l'achat de victuailles pour se sustenter et la location des indispensables pâturages aux gens du cru qui devaient, selon lui, réaliser en ces occasions quelques bénéfiques indus. Cela se traduisait par des mots empreints de dédain et d'animosité. Issus de milieux culturels différents et ayant des intérêts économiques distincts, les hommes s'opposaient et se différençaient. Quelle était cependant dans tout cela la part du stéréotype et de ce qui avait été réellement vécu et ressenti ? Il est bien difficile de le dire.

72. Quoi qu'il en soit, dans les cas précis que nous venons d'évoquer, le concept de haut et de bas est à mettre en relation avec le relief, les distances, un isolement relatif des hautes vallées pyrénéennes et l'existence de deux sociétés différentes sur le plan économique (la zone pyrénéenne était essentiellement tournée vers l'élevage alors que la *Tierra Baja* était plutôt

46 Située au nord-est de l'Aragon, elle fait frontière avec la Catalogne et, plus précisément, avec la province catalane de Lérida.

47 Territoires situés à l'est de l'Aragon, au nord de l'Èbre mais au sud des Pyrénées.

48 [Montagnard, certes, mais fier de l'être. Montagnard et rustre mais travailleur et honnête. Les gens de la Ribera avaient des terres. Nous, nous avons la réputation d'être radins. Ils savaient nous mépriser, ah ça oui ! mais ils savaient aussi profiter. Ils parlaient beaucoup mais travaillaient peu].

49 Parler de la vallée de Benasque à mi-chemin entre l'Aragonais oriental et le catalan. La localité de Benasque est située au nord-est de l'Aragon près de la Catalogne et de la France.

agricole) et culturel. À l'occasion de la transhumance ou d'échanges commerciaux se créaient indubitablement des liens entre ceux du haut et ceux du bas, mais il pouvait y avoir aussi antagonisme. Opposition et contraste étaient à l'origine des stéréotypes que nous venons de suggérer plus haut. Des stéréotypes qui, comme tous les stéréotypes, donnaient une image simpliste et faussée de la réalité, mais qui n'en étaient pas moins ancrés dans l'esprit des gens et dictaient dans une certaine mesure leur comportement, leur quotidienneté. Des stéréotypes qui étaient à leur tour générateurs d'identité et permettaient aux individus de se définir les uns par rapport aux autres. La dualité haut/bas était de nouveau liée à la dualité intérieur/extérieur, l'intérieur étant le "je" ou le "nous" et l'extérieur étant l'Autre ou les autres.

73. Les relations entre éleveurs montagnards et *tratantes* (marchands de bestiaux, maquignons), étaient d'autres manifestations révélatrices d'une dualité géographique et culturelle. Ces derniers parcouraient une zone déterminée à la recherche de bêtes susceptibles d'être vendues et réalisaient des transactions en allant de *casa en casa* et de village en village ou dans le cadre de marchés ou de foires périodiques. Dans tous les cas s'établissait un contact direct entre éleveurs et *tratantes* et donc entre vendeur potentiel et acheteur.

74. Les *tratantes* passaient aux yeux des montagnards pour être des personnages matois, retors et habiles qui n'avaient d'autre but que de réaliser d'importants bénéfices en trompant les éleveurs<sup>50</sup>. L'opposition ancestrale entre éleveur et *tratante* était liée à l'existence d'intérêts différents et à l'appartenance à deux mondes distincts délimités géographiquement, culturellement et socialement. Le marchand était souvent un citadin de la Ribera ou des *somontanos* (piedmonts), là où se trouvaient les villes et les abattoirs. L'opposition géographique et culturelle entre le haut et le bas (*Montaña/Tierra Baja*), présente dans les esprits, était doublée d'une opposition milieu rural/milieu urbain relevant du rapport intérieur/extérieur qui faisait de ces Aragonais des étrangers l'un pour l'autre. Pour Pablo, habitant de Bolea<sup>51</sup>, le maquignon « *pocas veces era montañés. No era de fiar, iba a lo suyo y tú a lo tuyo* »<sup>52</sup>.

50 Le mot "maquignon" en français rappelle aussi ce stéréotype dans la mesure où il renvoie également à une personne louche qui trompe et tire profit de la situation.

51 Localité située à une vingtaine de kilomètres au nord de Huesca près du pic Gratal.

52 [C'était rarement un montagnard. Il ne fallait pas s'y fier, il s'occupait de ses affaires et toi des tiennes].

75. Les rivalités au contact de l'extérieur et de l'Autre régissaient en partie les rapports humains et devenaient phénomène social dès l'instant où un représentant de la *casa* était confronté au monde extérieur. Les rivalités entre les *casas* d'un même village étaient monnaie courante. Elles étaient souvent dues à des contentieux parfois fort anciens où deux identités et deux centres d'intérêts se confrontaient. Tel ou tel village pouvait depuis des générations éprouver une particulière animosité envers tel ou tel autre village pour des raisons purement économiques. Le simple passage d'un troupeau de telle ou telle *casa* sur les terres de telle ou telle autre *casa*, l'utilisation indue d'un pâturage ou d'un point d'eau appartenant à autrui en période de sécheresse, le non-respect des règles communales, mais aussi la jalousie, étaient autant de points de discorde.
76. La rivalité entre deux villages pouvait même donner lieu à des affrontements qui pouvaient jadis très mal tourner et se régler à coups de *facas* (grand couteau), parfois même jusqu'à ce que mort d'homme s'ensuive<sup>53</sup>. Des intérêts particuliers et une animosité séculaire, aggravée le cas échéant par de malheureuses circonstances historiques<sup>54</sup>, étaient sources de conflits.
77. Les rivalités exacerbées nourrissaient donc les tensions et pouvaient se régler violemment notamment lorsqu'il y avait eu transgression des règles sociales qui étaient le plus souvent acceptées par tous, dans la mesure où elles étaient un pis-aller qui préservait les libertés et l'individualisme des gens du cru. Le conflit était alors un élément autorégulateur qui tranchait parfois les problèmes du quotidien.
78. Ces rivalités séculaires entre villages, vallées ou pays étaient cependant le plus souvent sans importance. Elles sont attestées par de nombreux couplets ou dictons populaires. Voici en la matière un petit couplet très suggestif recueilli par José Antonio Adell et Celedonio García où le village de Labuerda situé dans le Sobrarbe, se distingue des autres villages de ce territoire par sa supposée singularité :
- 53 Voir, pour ce qui est de la rivalité entre les localités pyrénéennes d'Hecho et d'Ansó, Diestre Arbués, 1994 ; 125-126 et Garasa, 2007.
- 54 Ce fut le cas durant la guerre civile tant dans le Haut-Aragon que dans la vallée de l'Èbre. Ces conflits communautaires liés à des facteurs économiques ou à la jalousie n'étaient en effet pas l'apanage des montagnards. Ainsi, Herminia, nous a maintes fois parlé de la rivalité ancestrale qui existait entre deux villages de la *Tierra Baja* situés à quelques dizaines de kilomètres de Saragosse : Gelsa et Quinto de Ebro. Cette rivalité et quelques antagonismes et intérêts particuliers, si l'on en croit les dires d'Herminia, donnèrent lieu pendant la période de répression franquiste à quelques règlements de compte sous couvert d'idéologie.

*Tres cosas tiene Labuerda  
que n'hay en a comarca:  
As chens, a torre de a llesia  
y fuen en medio de a plaza.*

Labuerda a trois choses  
que l'on ne trouve pas ailleurs dans le pays :  
Ses gens, le clocher de l'église  
et sa fontaine au milieu de la place.

(Adell & García, 2000 ; 144)

79. Au-delà de l'Autre ou d'un ailleurs, le rapport haut/bas était parfois un élément significatif. Ainsi :

*Chistén está en un alto,  
y San Juan en una cuesta  
dichosa Valle de Plan,  
cuantos suspiros me cuestras.*

Chistén est sur une hauteur  
et San Juan sur une pente  
heureuse vallée de Plan  
combien de soupirs tu me fais pousser.

(Adell & García, 2000 ; 156)

80. On ne sait pas exactement si c'est une critique ou une simple constatation, mais l'accès au haut et le mouvement ascensionnel qu'implique la vallée pyrénéenne de Chistau ou Gistaín (ici appelée *Valle de Plan*), semblent, non sans ironie (« *dichosa Valle de Plan* »), être considérés négativement.

81. La partie haute d'un village possédant des terres plus pauvres ou n'ayant pas accès aux mêmes avantages que la partie basse pouvait aussi, par jalousie, mais aussi par sentiment d'appartenance, se différencier de cette dernière (voir Lisón Arcal, 1986). L'antagonisme communautaire était alors, au-delà de la simple rivalité, régi par les rapports entre haut et bas, et entre intérieur et extérieur.

82. La rivalité, liée à une conscience identitaire ou à un sentiment de supériorité vis-à-vis de l'Autre, qu'il fût voisin, membre d'une autre communauté villageoise ou habitant d'un autre espace socio-économique, pouvait cependant trouver une issue pacifique dans la fête, élément potentiellement unificateur.

83. Il en était ainsi à la Saint Pascal (*San Pascual Bailón*<sup>55</sup>) qui se fêtait le 17 mai. À cette occasion, on chantait, on allumait des feux, on dansait et mangeait des victuailles en compagnie des voisins. Le feu, comme celui du *fogaril*, unissait dans une ambiance festive les individus d'une même communauté et était au centre d'une convivialité, d'un moment partagé.

55 Il était le patron des bergers et des troupeaux ainsi que de rues, de quartiers et de villages dont l'économie était traditionnellement liée à l'élevage. Son effigie était gardée à tour de rôle par une famille habitant la rue dont il était le protecteur.

84. Les rivalités trouvaient aussi une saine traduction lors des fêtes de village accessibles à tout un chacun, villageois ou pas. En ces occasions, jeunes et moins jeunes se rencontraient et s'adonnaient à des jeux de village où il fallait montrer son adresse, sa force ou sa bravoure. La fête, rompant et rythmant le quotidien, réunissait et canalisait les conflits tout en flattant les identités marquées. L'horizontalité qu'impliquait le mouvement d'approche de l'un vers l'autre avait pour centre et point de rencontre la fête car comme disait A. Aniés, une informatrice pour le moins optimiste : « *Entonces de todo te olvidas, y si no te olvidas, por lo menos, te lo pasas bien, incluso con el que de costumbre no tienes trato* »<sup>56</sup>.

## Conclusion

---

85. En Aragon, les sociétés traditionnelles pyrénéennes hiérarchisées et codifiées reposaient essentiellement sur une unité de base: la *casa*. Celle-ci était à la fois noyau familial, patrimoine et unité de production. Synonyme d'identité, expression du moi et du nous dans un contexte montagnard difficile, elle intériorisait une conception spatiale et géométrique du monde et des rapports humains.
86. Les dualités haut/bas et intérieur/extérieur étaient au centre des rapports avec l'Autre dans une perspective qui intégrait ou excluait. Les facteurs familiaux, identitaires et socio-économiques jouaient en la matière un rôle majeur. L'inexplicable et le surnaturel n'échappaient pas à cette perception du monde où se mariaient religiosité et superstition en suivant une trajectoire ascendante et descendante.
87. La vie quotidienne était marquée par un individualisme et une certaine méfiance à l'égard de l'Autre. La famille, repliée sur elle-même au sein de ce refuge et cette forteresse qu'était l'habitat, était un élément filtrant capable de repousser, mais aussi d'absorber. Le rejet ou l'absorption répondait à la nécessité de préserver et perpétuer un état de fait. Les normes qui régissaient les rapports avec l'extérieur étaient acceptées car elles étaient garantes d'une conception sociale et hiérarchisée de l'existence, mais elles pouvaient, comme dans toute société, être transgressées. Le conflit était alors sous-jacent. Ce dernier, tout comme la fête fédératrice qui permettait

56 [Alors tu oublies tout, et si tu n'oublies pas, au moins tu t'amuses bien, et même en compagnie de celui que tu n'aimes pas beaucoup ou que tu ne fréquentes pas d'habitude].

de sortir du quotidien ou de le vivre autrement, servait d'élément autorégulateur dans le rapport avec l'extérieur.

88. Nous pouvons nous demander jusqu'à quel point l'approche du quotidien était, dans l'Aragon pyrénéen, dictée par le milieu ambiant, les dures conditions de vie et une économie semi-autarcique ? Le repli sur soi, la préservation sélective d'un univers intérieur, la confrontation avec l'élément extérieur, perçu dans certains cas comme un élément déstabilisant, ne sont-ils pas autant d'éléments qui renvoient au besoin de se protéger ? Enfin, la perception et le traitement du quotidien que nous avons évoqués sont-ils particuliers à l'Aragon ? En effet, si l'on fait fi de caractéristiques géographiques, économiques et culturelles particulières – mais qui dans une certaine mesure peuvent être communes à d'autres sociétés montagnardes – n'y a-t-il pas dans cette approche du quotidien et de la vie en société une attitude propre au monde rural ?

## Bibliographie

---

ACÍN FANLO, Luis, *Los trabajos y los días en Aragón*, Saragosse, Mira Editores, « Aragón », 1992.

ADELL José Antonio, GARCÍA Celedonio, *Historias de nuestros pueblos*, Huesca, Editorial Pirineo, 2000.

ADELL José Antonio, GARCÍA Celedonio, *El país de Adell y García. Un viaje insólito por Aragón*, Huesca, Editorial Pirineo, 2007.

DIESTE ARBUÉS, José Damián, *Refranes altoaragoneses*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 1994.

GARASA, Fausto, « Territoire et identité en terres d'Aragon : stéréotypes, histoire et diversité », in Cahiers du Centre de Recherche Mémoire(s), Identité(s) et Marginalité(s) dans le Monde Occidental contemporain (MIMMOC) [en ligne], Numéro 3 : Identité et territoire, 8 Juillet 2007. URL : <https://journals.openedition.org/mimmoc/239>

GARASA, Fausto, « L'autorité comme élément structurant du vécu dans la casa traditionnelle du Haut-Aragon », in Crisol, Hors-série, Mélange 2022,

F. GARASA, « Déplacements et représentations conceptuelles et spatiales dans les sociétés... »

[en ligne], mis en ligne le 19/01/2023. URL :  
<https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/476/544>

LISÓN ARCAL, José Carlos, *Cultura e identidad en la provincia de Huesca*, Saragosse, Caja de Ahorros de la Inmaculada, 1986.

PALLARUELO, Severino, *Pastores del Pirineo*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1988.

*Refrans, frases, feitas, ditos i esprissions de l'Alto Aragón*, Saragosse, Rolde de Estudios Aragoneses, Col. Salbachinas, 7, 2004.